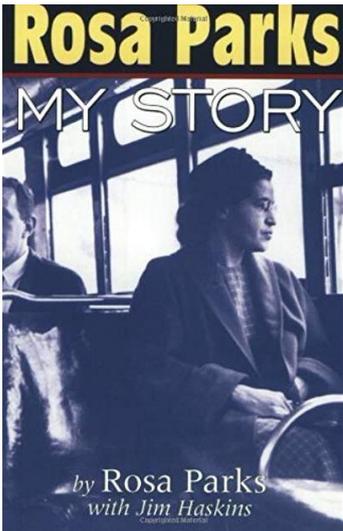


2- Séquence : le récit de vie

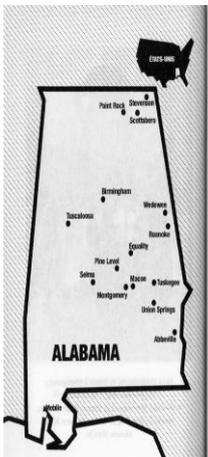
b. Une autobiographie



Rosa Parks, My Story, éd. Puffin Book, 1948.



Rosa Parks, *Mon Histoire*, Paris, Libertalia, 2018.



À la mémoire de ma mère, Leona McCauley, et à celle de mon mari, Raymond A. Parks.

Je remercie chaleureusement Elaine Steele, mon amie et compagne de voyage, directrice du Rosa and Raymond Parks Institute for Self-Development, pour l'aide qu'elle m'a apportée dans la réalisation de ce livre.

CHAPITRE 1

LÀ OÙ TOUT A COMMENCÉ

Un soir, début décembre 1955, j'étais assise à une place située sur la première rangée de la section pour les gens de couleur d'un bus de Montgomery, Alabama. Les Blancs, eux, étaient assis dans la partie avant du bus, qui leur était réservée. D'autres Blancs montèrent à bord, et la section blanche se retrouva sans plus aucune place assise. Quand une telle situation se présentait, nous autres, les Noirs, étions censés laisser nos places aux Blancs. Mais ce jour-là, je n'ai pas bougé. Le conducteur, qui bien sûr était blanc, m'a lancé : « Libère-moi donc ces premières rangées de sièges. » Je n'ai pas bougé, je ne me suis pas levée. J'en avais assez de céder devant les Blancs.

« Je vais te faire arrêter, m'a dit le conducteur.

- Vous n'avez qu'à faire ça », lui ai-je répondu. Deux policiers blancs sont arrivés et j'ai demandé à l'un d'entre eux :

« Pourquoi est-ce que vous nous malmenez autant? - Je ne sais pas ... mais la loi est la loi, et tu es en état d'arrestation », a-t-il répondu.

Pendant la moitié de ma vie, j'ai vu s'appliquer des lois et des usages qui séparaient les Africains Américains des Blancs dans le sud de ce pays. Des lois et des usages qui autorisaient les Blancs à traiter les Noirs sans aucun respect. Je n'ai jamais pensé que c'était juste, et dès ma plus tendre enfance j'ai tenté de m'opposer à ce manque de respect. Mais il était extrêmement difficile de faire quoi que ce soit contre la ségrégation et le racisme, les Blancs avaient le pouvoir et la loi pour eux. D'une manière ou d'une autre, il fallait que nous fassions changer les choses. Et il fallait que nous ayons de plus en plus de Blancs de notre côté pour y arriver. Ce jour-là, quand j'ai refusé de céder ma place dans ce bus de Montgomery, je n'imaginai pas qu'un si petit geste aurait un tel retentissement, et finalement aiderait à abolir la ségrégation et ses lois dans le Sud. Tout ce que je savais alors, c'est que j'en avais assez. Assez de céder, assez d'être malmenée. Je n'étais qu'une personne comme une autre, je n'étais pas meilleure qu'une autre. Dans ma vie, il m'était arrivé d'être traitée comme une personne normale par des Blancs, je savais donc que c'était possible. Le temps était venu que d'autres Blancs commencent à me traiter ainsi.

Parmi mes premiers souvenirs d'enfance, il y a cet événement assez exceptionnel relaté par ma famille : un homme blanc m'avait parlé comme si j'étais une petite fille comme les autres et pas une petite fille noire. C'était juste après la Première Guerre mondiale, vers 1919. J'avais alors 5 ou 6 ans. Moses Hudson, le propriétaire de la plantation qui était à côté de notre propre terrain à Pine Level, Alabama, venait de Montgomery pour voir ses terres et s'arrêta chez nous. Il était accompagné de son beau-fils, qui était un soldat du Nord. Ils venaient saluer ma famille. À cette époque, nous autres, qui vivions dans le Sud, appelions tous ceux qui venaient du Nord des « Yankees ». Le soldat yankee me fit une petite caresse sur la tête en disant que j'étais une petite fille bien mignonne. Le soir venu, ma famille ne parlait que de ça : le Yankee m'avait traitée comme n'importe quelle petite fille, et non pas comme une petite Noire. Dans le Sud, à cette époque, les Blancs ne le comportaient pas avec les petits enfants noirs comme avec les petits enfants blancs. Le vieux Moses Hudson était d'ailleurs très gêné de voir le soldat yankee agir de la sorte avec moi. Grand-Père racontait qu'il avait vu le vieux Moses Hudson devenir rouge comme la braise, et Grand-Père éclatait de rire et en riait encore.

J'ai grandi et fus élevée dans la maison de mes grands-parents, à Pine Level, dans le comté de Montgomery, non loin de la ville de Montgomery, Alabama. Ma mère s'appelait Leona Edwards et toute sa famille venait de Pine Level. Mon père, lui, venait d'Abbeville, Alabama, et il s'appelait James McCauley. D était charpentier et maçon, on le disait très doué pour manier la brique et la pierre. Toute la vie, il voyagea de chantier en chantier. Le beau-frère de mon père, le révérend Dominick, le mari de ma tante Addie, était le pasteur de la Mount Zion African Methodist Episcopal Church [Église épiscopale méthodiste africaine du mont Sion] à Pine Level. C'est dans cette petite ville que mon père a rencontré ma mère, qui était institutrice. Et c'est à Pine Level qu'ils se marièrent le 12 avril 1912. Ils avaient tous les deux le même âge, 24 ans.